

SUÈDE

PARURES ORFÈVRIES A L'USAGE DES PAYSANNES SUÉDOISES ET NORVÉGIENNES.

N° 1. Plaque centrale d'un collier de suspension dont le tour du cou se compose de cinq rangées de cordons finement tressés. — Plaque rectangulaire, dorée, couverte d'un filigrane d'argent, mêlé de perles et de pierres de couleurs taillées en brillants, c'est-à-dire, en relief, avec une table ou facette principale, quelle que soit leur dimension, et fixées par un sertissage. Une pierre de couleur forme immédiatement une pendeloque centrale mobile; elle est encadrée par une chaînette en demi-cercle suspendant une autre pendeloque, du jeu le plus élastique. Ce joyau est norvégien.

Tous les bijoux de cette planche, sauf les couronnes, étant régulièrement réduits de moitié, cette plaque, dans sa plus grande largeur, mesure environ 8 centimètres.

N° 2. Couronne de mariage. — Forme rayonnante; cuivre doré et argent. Filigrane en ajouré. Rubis et émeraudes. Des pendants en facettes, rapprochés et mobiles, tombent du cercle supérieur, et brillent d'un éclat changeant au moindre mouvement. Type norvégien. Cette couronne est du genre de celle, encore plus évasée, que porte la mariée de Hardanger, n° 9, pl. ayant pour signe la Corde.

Cette fleur d'oranger du pays, la couronne de mariage, que la Suédoise ou la Norvégienne ne porte qu'une fois dans sa vie, ne pare pas le front de la vierge seulement le jour de la cérémonie nuptiale. Dans le Hardanger, par exemple, d'où est tiré cet exemple, les fêtes du mariage durent une huitaine de jours, pendant lesquels la « fiancée couronnée, » comme on l'appelle, reste parée de tous ses atours, bagues, colliers, chaînettes, épingles et couronne. Cette dernière est faite de façon qu'en appuyant sur un ressort secret on la détache de la tête. Le huitième jour, c'est la mariée qui donne elle-même le signal de la fin des réjouissances; elle touche du doigt le point invisible qui fait ouvrir la couronne, et rend à la chevelure d'or toute sa liberté, pour la dernière danse joyeuse à laquelle elle se livre avec son époux. Puis la musique se tait, et tout le monde disparaît; chacun s'en va sans saluer personne.

N° 3. Broche, argent doré.

N° 4. Ceinture de laine rouge, bordée de vert, sur laquelle est fixée l'orfèvrerie, en plaques rectangulaires et accotées, de manière à ne pas empêcher la souplesse. — Mode de très haute antiquité, familier au moyen âge, et à l'usage des Lapons. Aux approches de l'agrafe, le tissu est plus dégagé. L'agrafe est en crochet. De petits disques, présentant leur convexité et suspendus à un anneau mobile, donnent un éclat mouvementé à cette ceinture étroite; le mouvement les fait entrechoquer. Les plaques dorées sont de l'estampage; l'agrafe et la rondelle qui l'avoisine sont filigranées d'argent et ornées d'une pierre de cou-

leur. Cette ceinture, très typique, est celle de la mariée de Vos et de « sa fille d'honneur, » laquelle, en général, doit être une femme mariée. (Voir nos 21 et 22, pl. ayant pour signe le Chien de fusil.)

N° 5. Plaque centrale d'un collier du genre n° 1, mais de proportion moindre. — Quatre rangées de chaînettes forment le tour du cou; deux sont agrémentées de perles de verre soufflé, les deux autres de fusées de laiton en figures de bobines. Pierres de couleur taillées en briquettes. Bijou norvégien.

N° 6. Bague en or, type norvégien, islandais, et aussi lapon, dans son principe. Les petits glands mobiles sont ronds comme des grelots et s'entre-choquent avec une certaine résonnance. Dans la bague laponne, n° 126, ce sont des anneaux tordus qui tiennent la place des grelots.

N° 7. Cet exemple comporte deux pièces indépendantes formant parure, telles qu'elles se trouvent disposées sur la poitrine. La broche attache la chemise, le collier s'étale au-dessous sur le corsage. Le système de suspension du collier assure l'étalage du bijou, les plaques intermédiaires et régulièrement espacées servant à maintenir les trois chaînettes à distance et sans mélange possible. Cette jolie parure est suédoise. Fond doré, filigranes d'argent, rubis et émeraudes.

N° 8. Boucle d'oreille en argent ajouré, ayant la figure d'un croissant. — Le cercle fin se passe dans le lobe de l'oreille. Une chaînette y soutient intérieurement une étoile en pendant, à jeu libre. Dans les rinceaux du filigrane, de petits brillants en rosettes, deux rubis, tout encastés, et de petites étoiles mobiles en argent se trouvent appendus. Le goût de ce bijou délicat le rapproche beaucoup de la joaillerie persane, telle qu'elle se montre dans la planche ayant pour signe le Seau, nos 20 et 21. Type norvégien.

N° 9. Broche de corsage, argent doré ou cuivre. — Cette parure, d'un métal unique, se trouve sur la poitrine de la mariée de Hardanger. Son mode est des plus typiques; le fond est occupé par deux rangées de petits ronds en bossage, de chacun desquels pend une pièce mobile, un disque concave, ou une croix byzantine; la mobilité les fait briller tour à tour, comme elle les fait bruire.

N° 10. Pendeloque en forme de cœur, avec pendants à disques mobiles se superposant. — On porte les bijoux de ce genre, suspendus au cou par un cordon, assez bas au devant du corsage. Celui-ci, qui est norvégien, est à fond doré, filigrané d'argent et orné de rubis.

La pendeloque, en forme de médaillon ou en figure de cœur, s'ouvre souvent, et, reliquaire de l'amour, elle renferme quelque tendre souvenir. Parfois ce qu'elle contient est un présent symbolique, comme la minuscule éponge, remise par le fiancé, qui est un emblème de la propreté que la femme doit apporter dans son ménage.

La forme du cœur, si nettement accusée encore dans les agrafes des ceintures, nos 4 et 19, dans le contour des pierreries centrales de la plaque du collier, n° 1, ainsi que sur le plat de la coiffure de la mariée de Vos, n° 23, semé d'ornements d'applique dont l'intention n'est point douteuse; la forme du cœur, disons-nous, donnée au médaillon de cou contenant le gage le plus cher, et qui est toujours celle du joyau dont la fiancée bretonne orne sa poitrine, est depuis longtemps une des plus affectionnées parmi les populations du Nord. Ce symbole, si généralement adopté par les septentrionaux, semble être une originalité qui leur fut propre pendant un certain temps; et il y a apparence que c'était pour la faire ressortir que le Danois Alfred le Grand, roi d'Angleterre, fit inscrire sur le filigrane d'un émail, d'industrie byzantine, conservée à l'Ashmolean Museum d'Oxford, que ce joyau, qui a la forme d'un cœur: « Alfred le Grand l'a fait faire. » Le Frank Charlemagne est le roi de cœur dans le jeu de cartes.

- N° 11. Pendeloque en forme de croix, portée aussi par une chaîne de cou. — Fond doré, filigrane d'argent, rubis et émeraude; perles aux angles intérieurs des bras; à leurs extrémités et en bas, disques dorés concaves, mobiles, se superposant. Type norvégien.
- N° 12. Autre pendeloque en forme de médaillon, légèrement convexe, également supportée par un cordon de cou. — Fond doré, filigrane d'argent, sans pierreries. Le centre des différents disques est occupé par une perle métallique en forme de grelot mobile; les pendants se prolongent par des pièces de monnaie du pays, attachées à un anneau, et soutenant chacune trois lamelles à jeu libre, qui se superposent et bruissent. Le filigrane en compartiments réguliers, et les grelots brillants tenant lieu de pierreries, font de ce bijou l'un des plus originaux du genre. Il est norvégien; la mariée de Hardanger le porte.
- N° 13. Ceinture composée d'appliques sur cuivre de plaques en cuir estampé, reliées entre elles par des charnières à fiche. — Chacune de ces plaques soutient deux anneaux mobiles. Cette ceinture est norvégienne; le système en est très ancien, et toujours conservé chez les Lapons.
- N° 14. Grande croix de suspension que la mariée de la Scanie porte à la hauteur de la ceinture, et dont les nombreux disques concaves, appendus, mobiles, superposés, doivent bruire d'autant plus que le cordon de cou est plus prolongé. (Voir le n° 6 de la pl. ayant pour signe la Corde.)
- Nos 25 et 26. Rondelles qui se portent par paires et qui entrent dans la parure de la mariée de la Scanie, avec la croix précédente. — Les grandes, en simple bossage, sont en cuivre ou en argent doré, et fixées sur un fond de laine rouge plissé en rayonnement. Elles s'attachent de chaque côté du corsage au-dessus de l'autre, qui est de moindre dimension et fixée sur un même fond de laine; les petites rondelles sont un peu plus ornées que les grandes; à leur centre se balance le petit disque convexe.
- N° 15. Double bouton servant d'agrafe au col de la chemise. — Du centre de chacun de ces boutons d'une certaine convexité tombe une chaînette en pendant, supportant une croix byzantine, dont chaque bras et la partie inférieure se terminent à leur tour par de petits anneaux mobiles affectant la forme d'une bague à gros chaton; quelques nielles décorent l'argent de ce bijou. La fille de Hardanger, n° 25, pl. A couronné, porte ce double bouton. Parfois cette agrafe est mise en double, une de chaque côté de la poitrine.
- N° 16. Broche en argent, en disque légèrement convexe, d'où pendent

cinq petites plaquettes en losange, en soutenant une autre en figure de cœur renversé; pendants doublement articulés. Type norvégien.

- N° 17. Broche d'un métal unique, joliment formée en rond par six têtes nimbées d'un rayonnement de coquillage, qui rappellent certaines conceptions étrusques. Provient de la Norvège.
- N° 18. Grande pendeloque en cuivre doré, soutenu par un cordon que la paysanne de Télémark cache sous le repli du col de sa chemise. — Cette parure, que l'on voit sur la pl. ayant pour signe la Corde, n° 12, s'étale sur un corsage tout de lingerie et descend de la base du cou jusqu'à la ceinture. Cette pendeloque, d'une orfèvrerie rustique par excellence, uniquement composée de bossages et de disques convexes mobiles, bruissant au moindre mouvement, est d'un éclat tout particulier, chaud, sans être jamais excessif, et jamais éteint, la lumière y renvoyant infailliblement de partout quelque étincelle.
- N° 19. Double plaque de l'agrafe de ceinture. — Fond doré, filigrané d'argent; petits brillants. Le milieu, qui cache le crochet, porte le petit disque convexe mobile. Chaque plaque en porte elle-même trois, des plus minuscules. Type norvégien.
- N° 20. Agrafe, fond doré, filigrane d'argent, rubis et émeraudes. — Cette agrafe, en deux parties, est de celles qui s'emploient sur la poitrine pour fermer la lingerie. Type norvégien.
- N° 21. Couronne rayonnante, en cuivre repoussé et doré, surmontée d'étoiles d'où pendent des plaquettes mobiles de petite dimension que l'on retrouve de même plus bas, et dont le jeu, qui les fait briller, est facilité par l'évasement de la couronne. Cette coiffure nuptiale est celle de la mariée de Sondmor, pl. A couronné, n° 28. Dans ce dernier exemple, la partie pleine du métal disparaît presque entièrement sous la couronne de fleur qu'on y ajoute.
- N° 22. Cette autre couronne, ajourée, et de dimension beaucoup moindre, et qui paraît d'abord être une couronne d'enfant, semble être aussi une couronne nuptiale. Forsell, en représentant la mariée de la paroisse du Wingaker, dans la Sudermanie, la montre avec une couronne de ce genre, posée sur le haut de la tête et s'inclinant en arrière. Le costume de cette mariée, affublée des paniers de la Pompadour, chaussée de ses mules, décolletée, contrairement aux traditions pudiques du corsage suédois et norvégien, paraît avoir été une de ces tentatives auxquelles on doit rattacher cet essai de la diminution du volume de la couronne. Les amours qui portent en se jouant le bandeau de l'hyménée, sont bien une allégorie dans le goût du dix-huitième siècle. Cette petite couronne suédoise est en cuivre repoussé.
- Nos 23 et 24. Coiffure de la mariée de la paroisse de Vos, sous deux aspects. (Voir cette coiffure portée, n° 22, pl. ayant pour signe le Chien de fusil.) — Ce carton plat, coiffure de la mariée, porte aussi le nom de couronne; il est recouvert de laine brodée, de plaques en cuivre doré additionné de filigranes d'argent. Autour règne une suite de pendants mobiles en argent, filigranés à jour, et se terminant par les petits disques sonores d'un usage si général; la suite de ces pendants s'arrête de chaque côté à l'espèce de corne avancée d'où les derniers pendants qui descendent en accompagnant le visage sont de plus de longueur et d'importance. Des verroteries de couleur, reluisant sur le plateau, ajoutent encore à l'éclat de cette coiffure.
- Le principe de cette couronne nuptiale est exceptionnel; car c'est la forme rayonnante qui est le plus généralement employée, aussi bien en Suède qu'en Norvège, en Dalécarlie comme dans le Gulbrandsdal.

Cette joaillerie de paysan, ces couronnes de si mirifique apparence, dont la description appelle les expressions d'or, d'argent, de brillants et de perles, etc., ne sont en réalité que du clinquant; l'or n'est souvent qu'une feuille légère; l'argent, qu'un étamage; l'orfèvrerie, un estampé. — Le verre soufflé fait les perles; les diamants sont du cristal, et l'estimation de la parure la plus brillamment constellée ne saurait monter bien haut, lorsqu'on voit ce que coûtent les blocs de verre de toutes couleurs à débiter, que l'on appelle « masses » dans le commerce des lapidaires faussetiers, où ils se vendent au kilo: Le strass de première qualité, 4 fr.; le rubis, 8 fr.; l'émeraude, de 6 à 8 fr.; le grenat, de 6 à 10 fr.; etc.



SUEDE

SWEDEN

SCHWEDEN

BQ

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Spiegel lith.

Cependant toutes les pierreries ne sont pas entièrement des produits chimiques; la Laponie est un des pays de l'Europe les plus riches en cristaux, que les naturels appellent « diamants, » ce qui les flatte, paraît-il. Ces cristaux, que l'on détache des pierres et des rochers, sont de formes inégales, parfois d'une transparence assez limpide, souvent, au contraire, traversés de veines, sillonnés de fentes, hérissés de bosses. Les lapidaires suédois en tirent cependant parti, et les polissent et les taillent comme des Sancy et des Régent. On trouve aussi dans la Laponie des améthystes pâles et comme obscurcies de petits nuages, des topazes un peu trop blanches, et d'autres pierres très dures qui ne manquent pas d'éclat sous leur teinte cendrée, et que l'on garde à l'état de *cabochon*, par la difficulté de les tailler. Les perles mêmes ne sont pas inconnues en Laponie : il y en a plusieurs bancs dans les rivières, seulement il ne faut pas demander à ces frileuses du pôle, ni la vivacité, ni l'éclat, ni l'eau, ni la chaleur et la lumière, ni l'orient des perles d'Asie; elles sont assez grosses et parfaitement rondes, mais leur blancheur est pâle et mate.

Certes, une parure gemmée, uniquement composée avec ces éléments locaux, en recevant une harmonie toute particulière, serait d'un autre prix que les verreries des orfèvreries de pacotille que l'on voit ici. Cependant, tout inférieure que soit cette orfèvrerie dans sa qualité, comme il serait pour ainsi dire inouï que dans ce pays des traditions la joaillerie des parures ne s'y rattachât pas, plus ou moins, il importe d'en examiner les caractères.

Nous nous bornerons à indiquer ce qui est de nature à démontrer la parenté directe, la filiation certaine du clinquant suédois et norvégien. On a longtemps soutenu que l'influence byzantine s'y fait sentir, vu les rapports de ces pays avec le Midi, ainsi que la présence de Scandinaves illustres dans l'entourage des empereurs d'Orient. En examinant de plus près, il semble qu'il y ait lieu de revenir sur ces présomptions trop faciles; et peut-être, au contraire, les Scandinaves, venus du Nord, avec leurs armes et leurs parures travaillées dans le goût reconnu comme celui des Scythes, ont-ils contribué à l'introduction des modes de l'orfèvrerie, d'importation asiatique, qui devaient envahir Byzance et, en quelque sorte, y révolutionner la joaillerie.

Le génie des anciens Scythes, en ce qui concerne l'emploi des métaux et des gemmes, apparaît dans l'histoire de l'art comme tout autre que celui des Égyptiens, des Grecs et des Étrusques. Il se révèle avec une puissante unité, soit qu'il s'agisse du jeu d'un métal unique, ou du jeu d'un métal allié à celui des pierreries. Sans entrer dans le détail de la parure des fonds, soit que ceux-ci soient meublés par les bas-reliefs des *drakslingor*, les entrelacements à l'infini du dragon celtique, soit que ces fonds se trouvent occupés par les rinceaux d'un filigrane, ce qui constitue l'unité d'un même souffle, d'un même génie, c'est la mise en relief des éléments divers faite avec une décision, une vigueur et une science tout à fait particulières. C'est une même inspiration qui, à l'époque de l'âge du fer en Scandinavie, avait fait donner aux orfèvreries, en métaux combinés ou non, les fortes saillies, bien autrement aiguës que les bossages des parures et armes de la pl. AR., et qui, plus tard, sous l'influence d'un besoin artistique analogue, a fait mettre sur les surfaces orfévries les pierres de couleurs dans un haut relief. C'est la même inspiration qui a fait ajouter à cette orfèvrerie de petites pièces mobiles, soit pendantes, soit incrustées dans les fonds, auxquelles on a donné la forme d'un timbre, d'un tout autre effet que celle du sequin. Car le disque convexe, suspendu et mobile comme le sequin, outre qu'il est de bien autre relief, accrochant inmanquablement la lumière et la renvoyant en vives étincelles, est d'une bien autre résonance que le sequin plat. L'emploi des chaînettes, inséparable de la joaillerie à compartiments des Kabyles, dans laquelle on rencontre des principes si voisins de ce qui vient d'être expliqué, et qui semble d'origine phénicienne, est en quelque sorte non moins inséparable de la bijouterie gemmée scythique, et en confirme l'origine franchement asiatique. Seulement, le petit disque en forme de timbre, coupole accrochant toujours une vive étincelle, sans avoir l'épaisseur du gland, ni les inégalités des plaquettes, le petit disque présentant sa convexité, et faisant bruire son métal touché sur un seul point, selon la loi la plus nette de la résonance, fut une trouvaille scythique. Elle est si heureuse, que les petits disques seuls, combinés avec des surfaces en simples bossages, suffisent pour faire encore de la parure rustique en simple cuivre doré, l'une des mieux réussies, et celle qui a conservé le plus de caractère parmi les joailleries suédoises et norvégiennes. La matière est de peu de prix, l'emploi est franc, et ce n'est pas du clinquant mensonger. A tous les égards, cette heureuse rusticité est digne d'intérêt.

Nous n'insisterons pas d'avantage sur les origines; il suffit de signaler ici que les caractères de la joaillerie des Scythes consistent principalement : 1° Dans l'apposition des pierreries, conservant leur relief sur la surface orfévrie où elles sont serties; mode essentiellement différent de l'incrustation dans le métal des pierres ou des matières colorantes, y formant table, telle que la pratiquaient les anciens Égyptiens et les premiers Byzantins; 2° dans l'addition de pendants, délicats, mobiles, plus ou moins nombreux, plus ou moins légers, ayant la souplesse des chaînettes, et ou plus moins prolongés; 3° dans une autre addition de petits disques, en forme de demi-coupole, suspendus par leur bord supérieur à un anneau mobile, à la façon des sequins; mais dont ils diffèrent sensiblement au fond.

La bijouterie gemmée et filigranée de la Suède, tout altérée qu'elle soit dans le détail, se ressent encore du souffle du génie créateur qui a fait prévaloir le genre. Les pierres taillées selon les coupes que l'on donne au diamant, sont assurément d'un mode de détail relativement moderne ; les filigranés en usage diffèrent de ceux de la très haute antiquité conservée par le Kabyle : ce ne sont plus le double fil tordu, fixé par des griffes, et le fil simple, soudé sur le fond, distribuant les volutes de la fougère ; autant de caractères que, selon les archéologues spéciaux, on ne peut guère faire remonter au delà du onzième siècle. Mais ces modifications, résultant des progrès de l'industrie, n'empêchent pas que les principes fondamentaux de la bijouterie gemmée des Scythes, la mise en relief des pierreries, les pendants mobiles, etc., ne subsistent toujours, et ce par une filiation directe, parmi les Suédois. Quant à la parure de cuivre, sans pierres ni filigranes, la plus rustique de toutes, mais non pas la moins heureuse dans sa franchise, non seulement celle-là apparaît avec toute la pureté de ses origines, mais il semble que, par la sobriété des moyens et son économie foncière, elle constitue à elle seule une joaillerie populaire de haute antiquité. Par une contradiction qui n'est qu'apparente, il se trouve que la bijouterie de cuivre, sans autre addition, est surtout restée en usage chez les paysans des contrées que leur situation rend les plus aisées en Suède et en Norvège, dans la Scanie, « le grenier de la Suède, » à la physionomie de parc anglais, ainsi que dans le Télémark, « le pays du lait caillé, » le paradis de la Norvège. Ces provinces, les plus méridionales, sont celles où la vie agricole est de beaucoup la plus abondante ; celles où, naturellement, les populations se sont le plus anciennement fixées, et où l'homme de la terre, rétribué par son travail sur place, devait rester le plus immuable.

Les joailleries gemmées, à fond d'or, à filigranes d'argent, simulations du grand luxe seigneurial, à l'usage des paysannes, sembleraient contraires à la sévérité des époques du moyen âge, aux injonctions des ordonnances somptuaires, si l'on ne voyait que, par ces ordonnances mêmes, les filles, si généralement favorisées dans la société germanique, étaient expressément autorisées à en faire usage. Les édits restrictifs qui permettaient aux filles ce qu'ils défendaient aux autres femmes, sont en grand nombre, et il suffit d'en citer un seul pour en montrer l'esprit, le même que pour tous ceux des populations germaniques de l'Allemagne, de la Scandinavie, de la Suisse. Voici, en effet, ce qui était édicté chez les Germains de la Suisse, à Zurich, en 1371 :

« Le bourgmestre et le conseil décident à l'unanimité, qu'une femme mariée ou veuve, ni une dame, ni les béguines, ni autres dames, ne pourront plus mettre à un foulard, au bout, ni voile ni autre étoffe, ni de soie ni de fil, mais qu'elles devront le porter tel qu'il a été tissé ; elles ne devront pas non plus porter chapeau en couronne, de soie, d'or, d'argent ou de pierres précieuses, ni capes de soie garnies d'or ou de pierres précieuses. *Mais aux filles et demoiselles ces pièces ne devront pas être défendues. Les demoiselles pourront, comme elles l'ont fait jusqu'à présent, porter de l'or, de l'argent, des perles et de la soie.* »

Ces bijoux qui, nous le rappelons, sont tous réduits régulièrement de moitié environ de la grandeur originale, proviennent tous, sauf les couronnes, de l'exposition internationale de 1878, Section suédoise ; ils font partie du Musée d'ethnographie scandinave de Stockholm.

(Voir, pour les renseignements bibliographiques, la notice de la pl. B.S.)

